

LES AUTRES FILMS DE LA SEMAINE

■■■■□□ À VOIR

Kraken

Film français de Mohamed Chabane et Théo Jourdain Rhodes. Avec Alassane Diong, Manon Bresch, Guillaume Gouix. (1 h 35)
Mêler les conventions du cinéma d'horreur du samedi soir avec une forme de naturalisme social, c'est comme introduire le spectateur espéré dans la fiction elle-même, c'est provoquer aussi une sorte de court-circuit qui, dans le meilleur des cas, peut parvenir à sublimer, en la symbolisant, une violence quotidienne et réelle. C'est comme cela que l'on pourrait décrire *Kraken*, comme la représentation stylisée de l'affrontement de deux mondes et de deux bandes, la police et cette entité assez mystérieuse et fantasmatique, les «*jeunes des cités*». Pour cela, Mohamed Chabane et Théo Jourdain Rhodes, les réalisateurs, visiblement biberonnés à l'épouvante cinématographique et à la culture rap, ont imaginé ce récit mettant en scène quelques jeunes banlieusards s'aventurant dans une immense tour désaffectée à l'intérieur de laquelle sévit un monstre assassin, un flic devenu fou et exterminant tout intrus avec des raffinements de cruauté assez originaux. Pourquoi pas. Le film, néanmoins, n'échappe pas à une sorte de confusion qui rend difficile de cerner les motivations de ses protagonistes, à comprendre certaines scènes d'affrontements violents, semble délaisser toute cohérence psychologique et opter in fine et, *horresco referens*, pour un humour qui amoindrit la force d'un propos qui aurait pu être plus méchant. ■ J.-F. R.

Le Chant des oliviers

Film maltais, allemand et qatari d'Alex Camilleri. (1 h 48).
Après *Luzzu* (2022), portrait d'un pêcheur traditionnel, le réalisateur maltais Alex Camilleri continue d'explorer des histoires inspirées par son pays. Avec *Le Chant des oliviers*, il rend hommage à un art populaire local ajouté en 2021 à la liste représentative du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco : le *ghana*. Ce chant guttural en rimes peut prendre plusieurs formes, dont celle de duels improvisés. Le film s'ouvre sur l'un de ces spectacles en public où le vieux Nenu (Nenu Borg) humilie avec délectation un jeune rival. Mais cette légende de la discipline se démène pour ne pas disparaître. La question de la mémoire est au cœur du deuxième fil narratif. La confrontation de deux générations joue ici moins le choc des cultures que l'enrichissement de deux regards. Voyage à travers l'espace, explorant le territoire de Malte dans sa diversité (ville, campagne, côte), *Le Chant des oliviers* est aussi un périple à travers le temps. Le film est ponctué d'images d'archives qui retracent l'histoire de l'archipel, et notamment l'influence de la longue présence britannique. ■ B. B.

■■□□□□ ON PEUT ÉVITER

Melpomène

Film français de Charlotte Dauphin (1 h 36).
Productrice de Mia Hansen-Løve, Arthur Harari ou Naomi Kawase, Charlotte Dauphin signe avec *Melpomène* son second long-métrage comme que réalisatrice. Elle y joue aussi le rôle de Marthe, professeure aux Beaux-Arts qui revient dans la propriété familiale du Sud, dans le massif de l'Esterel, afin d'élucider le suicide, trente ans auparavant, d'une mère considérée comme schizophrène. Thriller psychanalytique bancal, *Melpomène* est un film partagé entre un désir de tutoyer la grande forme (l'héroïne déambulant dans une enfilade d'espaces futuristes), et dans les faits d'une profonde maladresse, qui rend l'ensemble à peine crédible. Avec son casting «*people*» aux airs de carnet d'adresses essoré (Pascal Greggory, Marisa Berenson, Andy MacDowell, mais aussi l'ex-footballeur champion du monde Robert Pires), le film tire fortement vers le caprice de production. Ses phases oniriques nous renseignent surtout sur son imaginaire rupin, entre maisons d'architecte (le Palais Bulles à Théoule-sur-Mer) et fantasmes de chasse à cour. ■ MA. MT

L'Idee qu'on s'en faisait

Film français de Sabrina Nouchi (1 h 45)
Une version féminine du *Cœur des hommes* (2003), ou presque. Avec *L'Idee qu'on s'en faisait*, Sabrina Nouchi dresse le portrait de quatre amies quadragénaires qui se retrouvent dans une villa provençale. Toutes ont plus ou moins abandonné leurs rêves de jeunesse pour un quotidien routinier, ou continuent de se battre afin de percer dans un domaine artistique au détriment de leur vie sentimentale. Pendant quelques jours, chacune questionne ses regrets, ses échecs, les sacrifices et les compromis que ses choix de vie lui ont fait faire. Si l'on doit reconnaître une forme de sincérité par endroits touchante à cette plongée au cœur de la crise de la quarantaine qui joue très fort sur un effet d'identification entre ces personnages et les spectateurs, l'ensemble est plombé par quelques mauvaises décisions scénaristiques. Outre des dialogues d'une qualité très inégale, le choix d'immiscer rapidement dans cette villégiature quatre hommes pleins d'assurance venant aider ces femmes à se remettre en question, avec dans un cas une tentative de séduction quelque peu appuyée, laisse dubitatif. Dommage pour les performances convaincantes de Laetitia Beuvalis ou d'Emilie Souchay. ■ BO. B.



Maïwène Barthélemy (Claudine) et Tess Barthélemy (Annie) dans «*Mémoire de fille*», de Judith Godrèche. WINDY PRODUCTION/MOANA FILMS/JOUR2FÊTE

Un film ambitieux inspiré d'un roman d'Annie Ernaux

Tess Barthélemy incarne l'écrivaine dans une adaptation un peu trop cérébrale, réalisée par sa mère, Judith Godrèche

MÉMOIRE DE FILLE

■■■■□□

En adaptant au cinéma *Mémoire de fille* (Gallimard, 2016), Judith Godrèche se réapproprie de manière ambitieuse le geste du livre d'Annie Ernaux. Celui-ci tient pour grande partie dans les lignes finales de l'ouvrage sur lesquelles se clôt le film : «*Explorer le gouffre entre l'effarante réalité de ce qui arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années après, ce qui est arrivé.*» Ce précipice, autour duquel tourne le récit, c'est celui d'un trauma. La perte brutale de la virginité de l'autrice, à l'été 1958, peu avant ses 18 ans, avec le chef des moniteurs de la colonie de vacances où elle officie, en une suite de scènes répétées où la question du consentement de la jeune fille se trouble. Lors de la première séquence d'intimité, la mise en scène très découpée de Judith Godrèche rend compte de la violence psychologique de ce court moment ainsi que l'effet de dissociation qu'il produit. Dans les semaines qui suivront, Annie, interprétée ici, jeune, par Tess Barthélemy, la fille de la cinéaste, n'aura pourtant de cesse d'idéaliser cette «*première fois*» en un geste amoureux. Elle-même

sous le charme de cet homme, plus âgé de quelques années, reviendra se plier à ses désirs, avec cette idée de devenir pleinement femme. Rien de ce qu'elle avait lu, vu ou vécu ne l'avait préparée à concevoir les choses autrement. Le film de Judith Godrèche se positionne là dans une volonté de relecture féministe de ce qu'ont expérimenté les femmes pendant de longues décennies. Son adaptation ausculte, à travers ces quelques mois dans la vie d'Annie, les mots et les attitudes qui entérinaient, à la fin des années 1950, leur infériorité aux hommes comme naturelle, soulignant aussi des discriminations liées aux origines sociales ou au racisme – Judith Godrèche a fait le choix politique d'un casting diversifié. Le film façonne sans cesse des ponts entre la France d'alors et celle d'aujourd'hui pour mieux s'adresser aux jeunes générations. Et dessiner une voie d'émancipation vers des formes de liberté sans effacer l'aspect enfermant de nombreux choix qui s'offrent aux femmes. Pour signifier l'exclusion et le désir d'en être, il est beaucoup question de regards. Annie est cette jeune fille un peu gauche d'origine modeste qui passe son temps à observer un monde qu'elle rêve

Le film veut dire et signifier beaucoup. En résulte un empilement de strates narratives et d'idées

d'intégrer, qui la laisse pourtant à la marge. Mais Judith Godrèche, en phase en cela avec Annie Ernaux, n'en oublie pas l'importance du corps. En mouvement quand l'héroïne évolue dans sa campagne normande qu'elle rêve de fuir, celui-ci redevient objet, prisonnier d'une domination, pendant la colonie, puis meurtri, enfin, dans ses années de lycée et d'aménorrhée à Rouen.

Déséquilibres
On le voit, le film, sans doute trop cérébral dans son élaboration, veut dire et signifier beaucoup. En résulte un empilement de strates narratives et d'idées qui participe au côté quelque peu laborieux de *Mémoire de fille*. Il y a d'abord les deux segments dispensables qui ouvrent et ferment la narration autour d'une lecture publique du

livre, mettant en scène le personnage d'Annie Ernaux, sexagénaire (Valérie Dréville). Manière sans doute de rendre un hommage appuyé au travail de l'écrivaine à qui le film est dédié. Il y a aussi cette voix off sporadique, qui reprend quelques passages du texte original et qui souligne la difficulté de dire par l'image seule ce fossé entre l'Annie de 1958 et celle de 2016. Certains choix de mise en scène créent aussi des déséquilibres. En centrant l'essentiel de la séquence de la colonie de vacances sur le ressenti subjectif de son héroïne, puis son profond état de dissociation dans un enchaînement de séquences où elle ne semble plus avoir de prise sur ce qu'elle vit, Judith Godrèche asphyxie quelque peu ses personnages secondaires, malgré un groupe d'interprètes talentueux. Heureusement, la cinéaste retrouve dans la dernière partie un souffle qui ouvre le film, prend des risques, creuse son propos. Si tout n'est pas réussi, au moins peut-on reconnaître à Judith Godrèche un usage stimulant de sa liberté d'artiste. ■

BORIS BASTIDE

.....

Film français et belge de Judith Godrèche. Avec Tess Barthélemy, Valérie Dréville, Maïwène Barthélemy, Victor Bonnel (1 h 57).

LES MEILLEURES ENTRÉES EN FRANCE

	Nombre de semaines d'exploitation	Nombre d'entrées (1)	Nombre d'écrans	Evolution par rapport à la semaine précédente	Total depuis la sortie
<i>Heart of the Beast</i>	1	423 994	555		423 994
<i>Resident Evil</i>	2	210 322	413	↓ - 33 %	583 138
<i>Garance</i>	1	172 075	397		172 075
<i>Justin le Juste</i>	1	78 514	530		78 514
<i>Tombé du ciel</i>	7	75 749	654	↓ - 35 %	2 162 651
<i>Spider-man: Brand New Day</i>	9	66 142	506	↓ - 40 %	8 396 447
<i>Primetime</i>	1	62 978	104		62 978
<i>L'Odyssée</i>	11	62 804	523	↓ - 38 %	7 998 840
<i>La Vie d'une femme</i>	3	51 432	746	↓ - 35 %	312 878
<i>Si tu penses bien</i>	2	44 452	283	↓ - 43 %	141 764

AP : Avant-première
Source : «*Ecran total*»
* Estimation
Période du 23 au 27 septembre inclus

Kaihō 解放

Japanese Women Artists after 1945

25.09.2026 – 14.02.2027

MUDAM
Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean
mudam.com

Media partner: Le Monde
This exhibition is made possible through the generous support of SMSS, Lead Sponsor with special support from the Ishibashi Foundation, the Bagri Foundation and The Japan Foundation, and with air transport provided by Cargolux.

Yoko Matsumoto, *Shapes in Nature II*, 1978 (detail)
Courtesy the artist and White Cube
© Yoko Matsumoto
Photo: © White Cube (Oliver Hamrick)